

L'Écriture de fiction en classe de français, sous la direction de Jean-Louis Dufays et Sylvie Plane, 2009, Presses Universitaires de Namur

Avec une approche comparatiste au sein de l'espace francophone, JL Dufays et S. Plane réunissent des articles et des réflexions mettant l'écriture de fiction au cœur des questionnements tant en Belgique, en Suisse, au Québec qu'en France.

L'émergence d'un questionnement sur l'écriture de fiction entraîne de nouvelles problématiques didactiques liées au renouvellement des approches du récit. Dans une partie introductive dense, les deux chercheurs en charge de cet ouvrage reviennent sur le problème des frontières labiles entre récit, fiction et littérature. Par ailleurs, ils insistent sur l'enjeu de l'écriture en tant que levier de compréhension et d'interprétation pour la lecture littéraire. L'enjeu de l'écriture littéraire ne peut être séparé de celui de la lecture.

La réflexion se resserre alors sur la question difficile de la fiction.

Si dans une première partie, les différents auteurs parcourent **les curriculums** de l'espace francophone défini plus haut pour constater une place plus que limitée laissée à la fiction, le deuxième temps de l'étude est consacré à « **l'écriture de fiction dans les pratiques enseignantes** ». Pour prolonger la démarche comparatiste, le premier chapitre revient sur la confrontation de deux projets de récits de fiction en dernière année de primaire entre une école Freinet et une école « classique ». La conclusion de l'analyse revient sur l'importance fondamentale de « l'univers de l'écrit » dans la pédagogie Freinet. Écrire ne relève pas de l'exercice soumis à l'évaluation mais intervient à tous les niveaux de la vie de la classe et de l'école. Par ailleurs, l'écrit est une pratique individuelle, collective mais aussi réflexive. Le « faire » n'est jamais séparé du « réflexion sur le faire » : ce constat fait écho à l'interdépendance de l'écriture et de la lecture soulignée en introduction. Cette contribution d'Yves Reuter insiste sur la place que l'imaginaire doit avoir dans la mise en œuvre d'un exercice d'écriture littéraire.

Dans son article « Qu'est-ce qu'on enseigne dans les séquences didactiques sur le récit quand celles-ci sont expérimentées par des enseignants en formation ? », Christophe Ronveaux revient sur l'appareil notionnel nécessaire à l'enseignement de l'écriture et souligne la toute-puissance stérilisante de certaines d'entre elles, comme c'est le cas du schéma narratif. L'écriture littéraire et la stimulation de l'imaginaire sont alors mises à mal par un appareil technique qui monopolise et assèche trop souvent le travail de l'écriture.

Dans une troisième partie, il s'agit d'observer « **les élèves face à l'écriture de fiction** ». Catherine Tauveron propose d'emblée, dans son article « Apprendre à produire un effet de fiction : un problème flou », une réflexion très riche sur l'un des enjeux de l'écriture littéraire, à savoir la capacité à susciter l'adhésion du lecteur en créant un monde possible et cohérent. Pour reprendre la terminologie de Vincent Jouve et « l'effet-personnage », elle développe une pensée stimulante sur l'effet de fiction lequel repose sur l'adhésion du lecteur, la création d'un monde possible innervé de contraintes internes. Après avoir défini cette notion, elle pose un problème didactique de taille, « comment produire un effet de fiction ? ». Selon la chercheuse, dans l'expression « récit de fiction », les enseignants tendent à n'entendre que récit et ce, depuis de nombreuses années. L'une des conséquences serait que le conte merveilleux (genre narratif enseigné dès la primaire) est devenu le modèle inconscient de l'imaginaire des élèves : « un modèle archétypal [...] de représentation fictionnelle du monde, comme une « matrice » de structuration. » (136). Tauveron en appelle alors à une didactique renouvelée de la fiction qui permettrait d'élaborer des critères d'évaluation, comme c'est le cas pour le récit. Elle termine son exposé en proposant des pistes pour « aider à construire un effet de fiction ». Au-delà du constat, des solutions sont élaborées.

Dans cette même partie, Anne Leclaire-Halté réfléchit aux conditions d'adhésion et de coopération du lecteur à la production écrite et invite à faire se questionner les élèves sur la dimension axiologique de leurs écrits. Elle parle d'« effet-valeur ». Son expérimentation est menée dans une classe de 6^e et propose des éléments pertinents sur l'implication du sujet-scripteur en terme de valeurs. Selon la chercheuse, il est important que l'enseignant tienne compte de cette dimension de l'épaisseur du texte créé par l'élève. La maîtrise de ces codes axiologiques mérite d'être conscientisée, réfléchie pour que ces mêmes codes puissent ensuite être mis à distance voire détournés.

Enfin, le dernier volet de l'ouvrage concerne les « **dispositifs pour faire écrire de la fiction** ». Marlène Lebrun propose ici un article intitulé « Écriture de fiction et médiation coopérative ». Mettant à distance les pratiques du « tout-lecture », elle reprend la définition de Käte Hamburger qui « lie la fiction à la création à l'invention » (233) et explore la place et le rôle de l'écriture de fiction dans les programmes de français tant au collège qu'au lycée. Elle conclut que l'écriture a vu sa place évoluée dans les programmes, au fil des ans, mais qu'elle reste perçue comme un « prolongement naturel » de la lecture. En lisant, en écrivant, l'écriture littéraire permet la lecture littéraire et inversement. Marlène Lebrun présente ensuite un dispositif très stimulant d'écriture coopérative qui vise à « transformer la classe de français en une communauté de lecteurs et d'auteurs en dialogue » (238). Ce dispositif repose sur la pratique de l'écriture relayée. Il s'agit, en

effet, de composer une nouvelle fantastique en changeant de scripteur à chaque palier, défini au préalable dans les consignes. Ainsi, le travail se fonde sur deux hypothèses didactiques : « les compétences liées à une posture d'auteur sont favorisées par l'interaction lecture-écriture, par le va-et-vient entre une réception et une production actives » et « l'émergence d'une posture critique est facilitée par le fait que le lecteur exerce son jugement critique sur les textes des pairs et pas seulement sur les œuvres reconnues ou présentées *a priori* comme littéraires » (239).

La contribution de Marlène Lebrun vient ainsi conclure la réflexion amorcée en introduction par Dufays et Plane en montrant les enjeux didactiques du travail d'écriture littéraire et en soulignant, par l'expérimentation, l'intrication fertile de l'écriture et de la lecture.

Notes de lecture

Novembre 2016